

Sur-titre : La main et le marbre

Titre : Les inscriptions de Xavier Malbreil

Sous-titre : Cacher, révéler, transmettre

Par Philippe Baudelot

Xavier Malbreil fut d'abord, à la fin du siècle dernier et au début de l'actuel, un écrivain, engagé dans la littérature numérique en ligne. Il a écrit et conçu des œuvres qui lui ont donné une notoriété dans le cercle injustement fermé de ceux qui cherchent à concilier création littéraire, technologies informatiques et réseaux numériques. Par delà ce travail passionnant, ardu et conceptuel que d'aucuns nomment virtuel mais qui ne l'est que pour les béotiens, il a toujours, ce n'est aucunement contradictoire, concilié sa passion du texte avec des pratiques manuelles en bel équilibre avec son activité alors principale. Pour lui la main, qui modèle et écrit, est cet homuncule qui nous prolonge. Elle est l'instrument naturel du toucher et de la préhension et, par là même, un moyen de connaissance du monde et d'action avec sur la matière.

En 2015, il rencontre le plasticien/sculpteur François-Poulaillon qui allait créer le CIRPAC (Centre international de la recherche de la pierre des arts et de la culture) à Saint-Béat en Ariège. Il lui suggère d'inviter quelques un des artistes qu'il accompagne dans leurs recherches et leur travail. Et puis, il veut sculpter lui même. Il parle de son propre projet. Le tailleur de pierres est séduit : « *Je crois que ce qui lui a plu, c'est tout simplement qu'avec mon idée de créer des smartphones en marbre, je proposais des œuvres toutes petites, à mille lieux de la statuaire la plus fréquente dans le marbre* ». Son désir est de fusionner la littérature, les arts et les dispositifs numériques communicants contemporains avec sa pratique amoureuse du travail manuel... Il veut se placer dans la droite ligne de l'antiquité en s'appropriant ce que faisaient déjà les égyptiens, les grecs, les crétois les romains, il y a plusieurs millénaires : utiliser la pierre comme support d'écriture mais dans le contexte des pratiques de notre siècle. Il se place ainsi dans la tradition des inscriptions (caractères sculptés, gravés, peints sur un monument, une tombe, une médaille..., pour raconter et fixer le souvenir) et, à son tour, narrer ainsi sa connaissance, sa fascination et sa critique de notre siècle. Peut-être de les transmettre aux suivants.

Le marbre, l'œil, la main et l'outil

Il voulait travailler le marbre, avec le marbre. Il voulait tailler, se jouer de la forme et s'emparer du verbe pour qu'il perle de la pierre. Pour lui, cela ne forme ou presque qu'une unique matière à laquelle se confronter. Physiquement, sensuellement, intellectuellement, il aime tailler et polir de lourdes masses pour les faire parler. Il utilise aussi bien un outil immémorial comme le burin, que le ponçage, le polissage ou les machines les plus technologiques telles la gravure numérique par laser. Et puis, le marbre possède et offre une si belle texture. C'est un minéral né du temps long, dans des couches de calcaire enfouies profondément qui subissent pressions et températures élevées, dont les couches cuisent, se métamorphosent en un matériau noble, objet des attentions des artistes depuis la plus haute antiquité, compact, non poreux, imperméable, ferme et solide, difficile à tailler et lustrer mais qui permet un parfait fini à la sensualité inégalée. Ce sont ces caractéristiques de solidité et de résistance aux intempéries, qui ont fait choisir le marbre pour des inscriptions vivantes insérant dans le temps ce que l'on voulait transmettre, articles de loi, formules magiques, inscriptions mortuaires, listes de héros... Xavier Malbreil, écrivain dans le monde virtuel, ne pouvait trouver mieux que de travailler ces pierres capables de porter les histoires de l'homme et de la terre

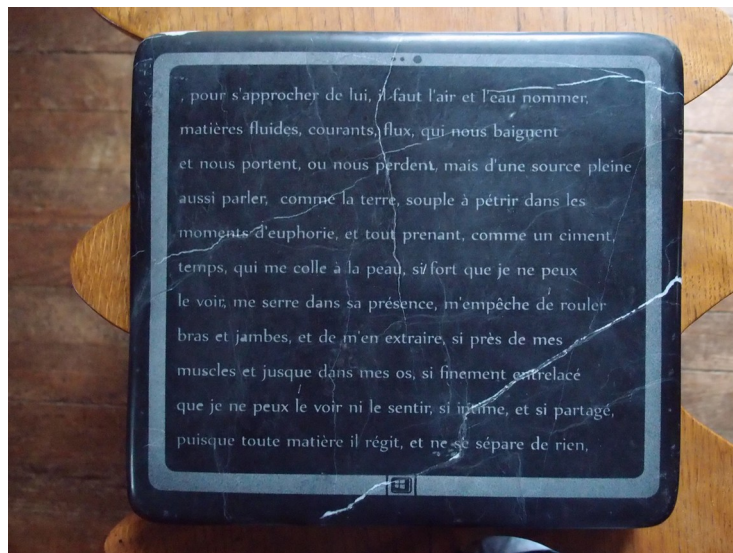
Il se met alors à traquer les marbres. Avec ferveur, il explore pas à pas les carrières de sa région. Il s'empare des morceaux abandonnés, en achète d'autres, en rejette beaucoup, en regrette certains. On lui en donne. Il rapporte chez lui blocs et morceaux. Il les entasse, les mélange, les oublie. Il les observe, les sonde, les palpe. Il se les approprie de l'œil, de la main, de l'idée, du mot. Il hésite. Il

tarde. Cela peut durer longtemps. Un jour, il trouve. La pierre s'est faite à lui, offerte, prête à l'œuvre.

C'est un marbre de Saint-Béat issus de ces calcaires d'origine glaciaire du Jurassique, « *blanc bleuté* » comparable au marbre de Carrare, « *turquin* » gris bleuté à nombreuses fentes de tension, rempli de calcite blanche. C'est un marbre de Caunes-Minervoises de couleur rose pâle à rouge sang, exploité depuis la Rome antique et encore de nos jours. C'est aussi un marbre « *Grand Antique d'Aubert* » prisé des romains et récemment ré-exploité dans la vallée de Lez à Aubert en Ariège, un marbre prestigieux, dense, noir et blanc, dont les tonalités aux contrastes nets sont absentes des autres marbres de même couleur.

Du texte à la sculpture

« Dans une de mes œuvres en ligne, "Le livre des Morts",



(livresdesmorts.com), je m'étais attaché à interroger le texte dans sa fonction de médiation entre le monde des vivants et celui des morts. Je conçois mon projet (...), dans la continuité de ce travail, mais plus précisément comme une façon de questionner l'écriture en ce qu'elle articule notre perception du temps - dans une tradition initiée par Saint Augustin. Ecrire sur des formes sculptées en marbre, des formes qui de plus imagineront le futur, est aussi une façon de replacer l'écriture dans une de ses fonctions essentielles, à savoir la médiation entre le monde visible, ici et maintenant, et l'infini de l'invisible qui l'entoure, comme un lac noir autour d'une île rayonnante. »

Les supports de l'écriture ont déterminé au fil de l'histoire nos façons de lire, écrire et communiquer de dire l'histoire elle-même, d'en garder la mémoire. Dès les origines, les textes étaient inscrits sur pierre, support supposé éternel. Très vite, le problème de la conservation est apparu. Les supports d'écriture autres que la pierre (terre, papyrus, cire, parchemin ...) étaient fragiles et la plupart des textes qui nous sont parvenus sont le plus souvent des copies, des interprétations, des traductions. Seuls ceux inscrits dans la pierre demeurent tels qu'il furent pensés puis gravés. Le thème de l'éphémérité probable de l'écriture informatique, de sa faible pérennité, de sa conservation, est aujourd'hui crucial pour l'avenir de notre culture. Nul ne sait ce qui en sera advenu dans plus de dix ans. Sur cette base, l'idée de Xavier Malbreil est d'anticiper l'avenir et de produire du présent. Elle est de créer un pont entre les technologies actuelles, les lectures de demain et les racines historiques de l'écriture qui remontent aux Sumériens. Peu importe que l'objet représenté existe en 2016 ou n'existera qu'en 2050. Il doit être ancré dans une réalité qui a plusieurs millénaires derrière elle et d'autres devant elle. La pierre est une surface de communication entre morts et vivants.

« J'ai commencé par faire des smartphones en marbre, puis j'ai imaginé les objets de communication du futur, toujours dans ce matériau. (...) Alors que l'on écrivait sur marbre pour laisser à la postérité un message, on écrit aujourd'hui l'instantané de sa vie sur les supports majeurs de communication que sont les smartphones et tablettes numériques. Ils permettent



d'écrire, voire de transformer un signal sonore en écrit, ceci de façon automatique. Le smartphone est devenu l'objet magique, le couteau suisse capable de tout réaliser. La fascination dont il est l'objet en fait l'équivalent d'un talisman, d'un objet magique de la préhistoire. » Ses smartphones, il les a sculptés dans le marbre noir d'Izaourt. Il a ensuite écrit, sur l'écran de pierre, au laser, un message. Il fait ainsi un retour à l'origine de la graphie et le texto remplace le cunéiforme et le hiéroglyphe.

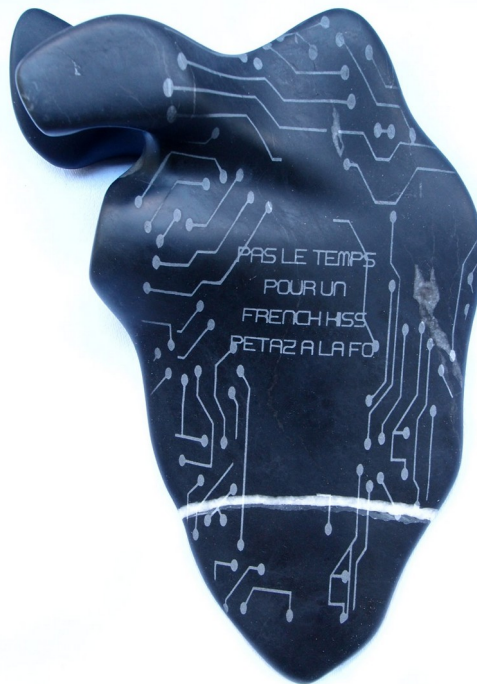
Puis il a produit, toutes ou presque gravées et emplies de textes, de multiples sculptures, des dispositifs aux fonctions tant indispensables que magiques parmi lesquels on peut mentionner :

- des jumelles aveugles que l'on appuie sur ses paupières pour interroger le passé ; les informations stockées dans la pierre sont accessibles sous une forme singulière, calquée sur la façon dont chacun hiérarchise ses données ; elles sont donc strictement personnelles ;
- un sex-toy sur lequel faut s'asseoir pour stimuler ses zones érogènes ; on peut l'utiliser en solo, et rentrer en communication par la peau des fesses et des parties génitales avec les informations érotiques stockées à l'intérieur de la pierre, ou bien s'en servir comme pod de communication érotique avec un utilisateur distant qui dispose du même équipement ;
- un bandeau technologique qui transcrit le flux cérébral de celui qui le porte, en temps réel et sous forme de texte, agrémenté de liens, qui suggèrent des inflexions et des interprétations possibles ; au cours d'une conversation, il peut être dangereux de porter ce bandeau, qui révèle à son interlocuteur ses pensées conscientes et subconscientes, mais pour celui qui maîtrise son flux cérébral et sait dissimuler, cela peut au contraire constituer un avantage ;
- un bracelet qui permet de rester connecté à tout moment avec le flux des informations circulant autour de soi, de telle façon que le porteur ait l'impression d'être au centre de la matière textuelle qui circule entre les êtres et les choses ;
- une omoplate gravée qui parie sur l'hypothèse selon laquelle l'information personnelle de chacun pourra être stockée dans sa moelle épinière. Les os serviront alors de connexion entre les différents

stockages de la moelle épinière, afin de la faire circuler à l'intérieur du corps et de la rendre disponible pour la personne.

Naturellement, de grandes pièces

Par la suite, Xavier Malbreil s'éloigne des objets portables pour s'attaquer à des œuvres de grande dimension, notamment deux totems numériques. Le premier, titré « *Les visiteurs nocturnes* » est une grande ardoise sur support métallique qui peut être exposée aussi bien en intérieur qu'en extérieur. Il peut mis en scène lors de performances artistiques ; alors, un écran translucide prend place dans un creux



creusé dans le haut de cette pièce et un vidéoprojecteur transmet l'image d'un acteur interprétant un texte. Dans le cas d'une installation extérieure, un capteur solaire émet une lumière douce qui éclaire, écrit et lit la nuit. Ce totem numérique, dans sa double situation potentielle, a pour fonction de représenter, par delà la pandémie qui n'était pas encore déployée, la personne à distance et de densifier sa présence, pour les pratiques de téléprésence. Pour appeler le propriétaire de la pierre, ceux qui sont habilités à le faire doivent passer la main dans le trou central, qui lira les lignes de leurs mains. Si l'appelant est reconnu, le propriétaire de la pierre apparaîtra sous forme d'hologramme au sommet concave de la pierre. Posséder une pierre de présence à distance est évidemment un signe de pouvoir, de connaissance et de richesse.

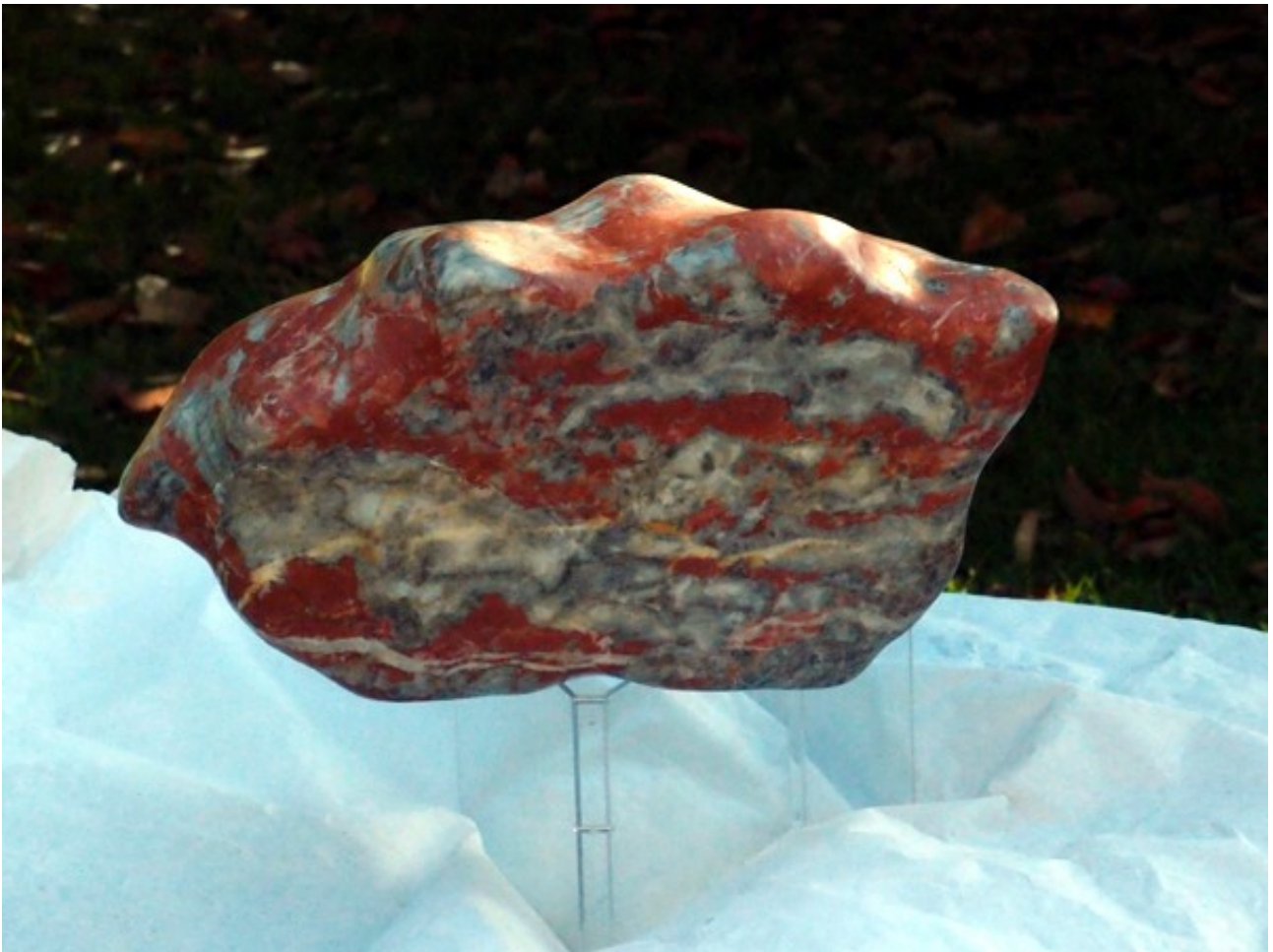
D'autres lourdes pièces apparaissent vite, notamment des totems aux titres aussi explicites que sibyllins (au sens propre) :

- "*La première fois qu'un homme a laissé son empreinte dans le marbre fut aussi la dernière*". ;
- Une série de pierres dressées zoomorphe en ardoise de Foz Coa dont un spot éclaire un cercle creusé à mi-hauteur, et un second éclaire la ligne concave du sommet ;
- Un triangle lisse marqué d'une main creusée et grattée, marque de présence, volonté d'écriture.

Pour ces totems et un couple d'acteurs, Xavier a écrit une performance sans titre (elle s'y refuse), donnée deux fois. Il nous y amène dans l'arcane malicieux d'un monde virtuel à la tendresse tangible. Deux totems patientent devant un mur blanc, devant nous, deux blocs, massifs, l'un de marbre, l'autre d'ardoise, deux masses aux peaux noires et souples. De minuscules écrans vidéo y sont incrustés. Ce sont des masques qui clignent de l'œil. Nous attendons. Deux personnages, absents de la salle, apparaissent sur les écrans. Ils nous offrent les images de leurs visages, intimes, dans une vague lumière. Ailleurs, quelque part, à côté, deux comédiens donnent voix et vie (Olivier Chombart et Sophie Mikati), qui s'effacent derrière le texte... Lui se pense réel. Il sait qu'il ne l'est plus guère. Elle est jeune. Elle est morte depuis deux siècles. Elle s'avoue algorithme flottant dans le temps.

Techniquement simple, voire archaïque, ironique à l'égard du culte de l'innovation, le dispositif technique de cette performance se reconnaît comme tel. Xavier Malbreil moque la communication dans le cybermonde. Il impose une distance interrogative au regard et à l'écoute...

Merveilleux nuages



Sous son burin, le cloud digital invisible, plus impalpable qu'un nuage , mais qui stocke les traces volumineuses de tout notre savoir, devient une œuvre qui pèse un poids certain.

Inversement, le nuage, cet amas compact visible, d'aspect et de forme variables, de particules d'eau ou de glace en suspension dans l'air se déplace selon les courants ascendants de l'air. Les savants ont tenté de les décrire mais leur nature trop diverse, complexe et leur fugacité, la puissance de leur symbolisme, ont été un obstacle à leur catégorisation. Cette masse colorée flottant entre notre regard et le ciel devient avec Xavier Malbreil sculpture stable sur le sol. Rien d'étonnant à ce projet fort réussi : « *Prodigieuses magies de l'air et de l'eau* », comme les définissait Charles Baudelaire sans sa recension du Salon de 1859, les nuages comptent parmi les objets esthétiques porteurs de messages les plus mystérieux. Impalpables et changeants, flottants et mobiles, ils ne connaissent pas les horizons et frontières. « *Matière d'imagination pour un pétrisseur paresseux* », ainsi que le disait Gaston Bachelard dans « *L'air et les songes* », ils donnent à rêver au plein jour. Ils invitent à la méditation. Dans la mythologie grecque, les nuages protègent en les cachant, les hommes que les dieux veulent enlever, ils manifestent le divin. Ils ont deux visages: l'un merveilleux et l'autre torturé et sombre. Il dissimulent, menacent, protègent, révèlent et transcendent.

De ce fait, les nuages ont toujours été sources d'inspiration pour les humains et les artistes. Dans l'art contemporain, ces derniers prêtent une matière à ces corps célestes pour nous amener à nous interroger sur la matière de l'air, son impalpable, sa sensualité. Pour Hubert Damisch, philosophe et sémiologue de l'art, auteur de « *Théorie du nuage* », on ne peut pas borner le nuage à la fonction qui lui est assignée par les codes symboliques. Il opère comme figure du mouvement, qui ouvre vers

un autre monde ou vers la jouissance. Cette fonction liée à sa matérialité tend à brouiller les termes du code. Il en dissout les contours, il séduit, il inquiète, il exacerbe. Il ne donne à voir qu'en dissimulant/manifestant les limites de la représentation. Moins qu'un sujet, le nuage constitue un élément de la sémiotique esthétique dont les fonctions varient avec l'époque. A l'origine utilisé pour faire apparaître le sacré dans le réel, il joue un rôle plus ambigu à la Renaissance où il vient masquer l'irreprésentable infini, en même temps qu'il le désigne. Les nuages deviennent dans les siècles qui suivent avant tout des objets esthétiques qui rencontrent la science sans pour autant perdre leur aspect symbolique.

Rien d'étonnant donc que Xavier Malbreil tente et parvienne à représenter avec le marbre la matière la plus éloignée de ce minéral, les nuages. Rien d'étonnant à ce qu'il propose ses réponses (et ses incertitudes) aux questions qui se posent et aux rêveries nuageuses qui se développent, depuis si longtemps et que, au fond, il n'en abandonne que fort peu. Il travaille ses nuages selon des volumes proches des originaux, mais non imités, mais cherchant et trouvant leur formes indéfinissables, inscrivant le liquide, l'organique et le charnel dans le minéral. Ses premiers nuages privilégiaient le noir et le gris vaporeux. Puis, il est passé au marbre rouge car le rouge, surtout veiné de blanc, va bien aux nuages et au marbre. Un jour, dit-il, il viendra au blanc pur du marbre de Carrare. Ces nuages, on les caresse, on les polit du regard et des doigts. On y voit, y touche et y désire des corps. Ils sont cultures non figuratives et pourtant d'un réalisme si classique qu'on les prend dans ses bras étonné de leur poids pour les reposer très précautionneusement comme on le ferait d'êtres fragiles. Mais toujours on s'interroge, car les nuages de Xavier Malbreil, simplement posés au sol, immobiles en apparence, cachent, montrent, révèlent plus de ce que nous avons en nous que de l'artiste. Mais admirer un nuage n'est-il pas aimer une illusion définitivement personnelle ?

Cacher et montrer avec le masque

Le masque, dissimule, représente ou imite un visage selon les lieux et l'époque. Simple jeu ou rite complexe, œuvre d'art ou produit consumériste, il se retrouve sur tous les continents. Il est présent dans l'histoire humaine depuis ses origines. Objet représentant de manière symbolique, un visage ou une gueule animale, revêtant une valeur sacrée, il est arboré dans des cérémonies religieuses, des représentations théâtrales ou des fêtes. Il symbolise un



affect, un comportement, un état ou un rôle. Il peut même simplement désigner le visage considéré du point de vue de sa morphologie ou de son expression. Le masque, constitue en lui-même une œuvre d'art faite de recherches formelles. Ainsi, des masques originellement dévolus à des pratiques magiques ou mystiques inspirent les artistes. Ils cachent, expriment révèlent, à l'aune des nuages, peut-être est-ce pour cela qu'ils passionnent Xavier Malbreil.

Ce n'est qu'au XIXe siècle, que les penseurs se sont vraiment penchés sur le masque. Ainsi schématiquement, Marx, Freud et Nietzsche, l'ont théorisé, voyant en lui un symbole à tenter de démasquer pour le déboulonner. C'est le capitalisme qui opprime l'homme, pour le premier. C'est l'inconscient qui le domine pour le second. Pour, le troisième, il dépasse ses faiblesses et libère sa conscience, en créant son « *surhomme* ». Mais s'ils en ont éclairé des facettes, il ne l'ont guère pénétré et sa force symbolique est demeurée intacte.

Aussi, rien d'étonnant que l'on puisse avec Xavier Malbreil, considérer le masque comme un objet intermédiaire entre l'être et le monde pour sauvegarder mais aussi échapper à l'autorité. Placé face au monde, fermé, son masque est tourné vers l'intérieur et l'extérieur en même temps. Il cache, couvre, protège, ment, libère, transforme, effraye, déconcerte, révèle. D'objet physique de pierre dure, il se change en un objet esthétique mystérieux voire inquiétant, il intègre les métamorphoses de la modernité.



« C'est un italien, Giorgio Rivieri, qui est venu relancer l'exploitation respectueuse de la carrière de Moulis à l'abandon depuis les années, qui m'a donné un morceau de marbre. Ce morceau est resté au sol pendant trois à quatre ans. Je l'avais

presque oublié. Il gisait sous la poussière de pierre et la sciure. Un jour je l'ai remarqué. Je voulais faire un masque. La forme de la pierre convenait. Sculpter cela prend du temps. Je fais de mon mieux avec mon idée, avec ma pensée esthétique», dit Xavier Malbreil

Le bloc avait un arrondi, l'aspect anguleux des têtes de mort. Il permettait de s'éloigner du propos objet de technologie. « Il se prêtait au respect de la tradition du masque-nature humaine mais favorisait ma volonté de dépasser, de me distancer des fonctions premières du masque de théâtre notamment de la voix et du regard. Je voulais un masque qui, de lui même, dit et parle et dit. La tradition est riche cela n'aurait eu aucun sens de la mimer sauf pour ce qui a à voir avec une relation entre la parole et le mensonge. C'est pourquoi, j'ai inscrit sur lui, en lettre arrondies, en volume les lettres l sur un œil, i sur le nez, e sur l'autre œil et s sur la bouche, soit liés, soit liés (ment en anglais), des lettres qui disent sans dire. ». Ce masque est plein, ni les yeux ne sont creusés pour voir en le portant ni la bouche ouverte pour renforcer la voix. Il mélange le lissé, le poli luisant (on ne peut qu'aimer frôler cette peau quasi humaine) et des surfaces petites, notamment les creux et les lettres, grattées, plus mates. Il garde l'anguleux du bloc original comme si la pièce se revendiquait de la matière brute originelle. « J'ai creusé derrière, une découpe à la meuleuse, dans un sens puis dans l'autre, un peu au hasard. C'est devenu une surface douloureuse comme un instrument de torture dissimulé par le masque, du registre de l'erreur et de la punition ». De fait

cet arrière, peu visible, vaguement dissimulé semble une ville de demain, aux rues orthogonales, aux bâtiments sans âmes. Ce masque cacherait-il une prophétie ?

De fait, c'est un masque d'interprétation que nous propose Xavier Malbreil qui pense que traduire, c'est trahir comme le suggère le célèbre adage italien « *traduttore, traditore* » (traducteur, traître) et la réalité de la vie et de l'art est le plus souvent presque impossible à interpréter à transposer sans la tromper. Il s'agit pour lui aussi d'indiquer le piège de la traduction numérique des algorithmes qui, sans traducteur humain, se proclame capable de transcrire d'une langue à l'autre sans interpréter. Il montre la limite des outils contemporains de traduction automatique et des choix imposés par les plateformes et les réseaux sociaux qui se font fort, à tort, de répondre à nos questions. "*Il n'est pas d'outil, d'invention, de croyance, de coutume ou d'institution qui fasse l'unité de l'humanité, du moins qui la fasse au même degré que le masque ne l'accomplit et ne la manifeste.*", écrit Roger Caillois dans « *Les jeux et les hommes* ».

Les sculptures de Xavier Malbreil dissimulent, cryptent et masquent la visibilité apparente des choses par leur énigmatique opacité à l'aune des nuages de nos rêves mais aussi de fumée, des rejets des usines, des écrans des téléphones, des ordinateurs et du cyberspace . Ils demeurent d'une ironie impénétrable. C'est en cela qu'ils vivent, nous parlent, nous séduisent, qu'ils faudra les traduire demain sans trahir notre monde d'aujourd'hui.

Philippe Baudelot

Xavier Malbreil

Né en 1958, Xavier Malbreil est écrivain, sculpteur, plasticien et commissaire d'exposition. Il est auteur de livres jeunesse, de romans, de nouvelles, il est aussi un auteur et théoricien reconnu dans le domaine des technologies numériques. Son œuvre la plus connue, Le Livre des Morts, a été présentée dans de nombreux festivals et colloques universitaires, en France comme à l'étranger. Il a travaillé par ailleurs régulièrement, en tant que critique, pour le Magazine Électronique du Centre International d'Art Contemporain de Montréal. Il est également plasticien, et signe des œuvres qui s'appuient presque toujours sur le support numérique. Il a été chargé de cours à l'Université de Toulouse II pour le Master Création Numérique, où il a enseigné la narratologie. Il est délégué général de l'Association d'art plastique appaméenne Les Mille Tiroirs. Partant de son travail d'écriture numérique, Xavier Malbreil a entrepris depuis 2015 un prolongement de sa pratique vers le marbre. Son travail a vite recueilli de bons échos chez ceux qui ont à la fois une culture de l'écrit et des arts plastiques mais aussi du public en général.

Expositions :

- « *Intérieurs/ Passeurs* », un ensemble de pièces en marbre et en ardoise dans le cadre du musée archéologique de la villa gallo-romaine de Loupian, 2018
- *Rétrospective*, Galerie Les carmes, Pamiers, 2019